

Propos sur les lieux artistiques

Nous cultivons une méfiance malade à ce qui fait consensus, aux expressions qui font recette. Elles sont nombreuses qui tournent en rond, vidées de leur substance, à force d'être rabâchées, ressassées, pressurées. Ce sont les risques des métiers. Un mot répété à l'envi devient cliché. Les clichés deviennent jargon. Et le jargon reste désespérément improductif. Nous n'y échappons pas.

Un de nos questionnements incessant est à cet endroit précis.

Quel sens accole-t-on aux mots, quel contenu leur donne-t-on, quelle règle éthique leur attache-t-on ?

Il s'agit bien de cultiver une vigilance de tout instant, de protéger son autonomie, de rester en alerte permanente. D'exercer une pensée libre. La vie est à ce prix.

Il est impératif, à nos yeux, d'habiter la parole, d'en franchir les limites, de lui ouvrir d'autres horizons.

Il est d'abord là, le rôle d'un lieu de création : créer du sens pour lui-même.

Cela passe par la mise à plat et la critique des usages, et en premier lieu des nôtres, par le dépassement des conventions, par la volonté de faire naître du nouveau.

Il s'agirait de ne jamais se conformer à un modèle, aux injonctions un peu vides, aux modes, à des mots d'ordre qui font semblant.

Il importerait, pour tout lieu, d'écrire sa propre histoire, de faire raisonner chacun de ses actes en cohérence avec les autres, et de faire résonner cet ensemble.

Pour nous-mêmes, et c'est ainsi que nous interprétons la raison même du subventionnement, notre quête s'articule ainsi : des propositions artistiques, une population et leur rencontre nécessaire. Leur conversation, disons-nous parfois.

Il faut bien sûr être convaincu de cet enjeu capital. C'est celui d'un défi démocratique majeur, à la condition d'inscrire la relation dans un vrai rapport, critique et conscientisé. Et en bannissant tout effet de caste, tout regard en surplomb, toute surdité à ce que nous ne voulons pas entendre, toute cécité face à nos propres insuffisances, défauts majeurs dont nous ne sommes pas collectivement exempts.

Car nous restons persuadés de l'essoufflement du mouvement de décentralisation théâtrale, et de la nécessité de tout repenser.

Le rapport aux artistes est à repenser.

La relation entre les structures et la population est à repenser. Peut-être même faut-il écrire panser.

Nous avons l'intuition qu'il convient de remettre de l'humanité au cœur de la machine, de réhabiliter les catégories du sentiment.

Cela est vrai dans la relation aux artistes. Cela est vrai dans la considération des spectateurs.

C'est pourquoi le sensible doit venir aux commandes. Et le sensible se cache dans le détail, là où se traduit l'essence même d'un projet. C'est là que tout commence. Il faut partir des personnes, de ce qu'elles disent, de ce qu'elles pensent, de ce qu'elles vivent. De ce qui se vit. Artiste ou spectateur.

Risquons-nous un peu. La relation à l'artiste doit quelque chose à la relation amoureuse. Ou elle n'est pas. Il lui faut la confiance, l'emballement, l'empathie, l'envie, la connivence, le désir, l'élégance, la passion, la reconnaissance, l'aimantation esthétique.

Réduite et limitée à un réflexe mécanique, signature d'un chèque ou prêt d'une salle, la relation s'assèche et assèche. Laissons cela aux intendants.

Risquons-nous encore plus loin. Que savons-nous des motivations du spectateur ? Et s'il souhaitait d'abord vivre une expérience, une expérience qui ne se limiterait pas au seul spectacle. Alors, réinvestissons les négligés. La couleur des murs, la délicatesse de l'éclairage d'un hall, le sourire d'une hôtesse, la fraîcheur d'une limonade, le soin d'un programme ou d'une feuille de salle.

Tout fait signe et fait sens.

Et si, de plus, ce spectateur avait des choses à dire, des choses à nous faire entendre ? Et si ce qu'il avait à dire avait à nous apprendre ? Et si ce qu'il avait à dire pouvait nous amener utilement vers des pratiques et des fréquentations renouvelées ? Dans le cadre d'un processus de travail qui aboutira à la rédaction du contrat d'objectifs et de moyens, nous avons entamé une démarche visant d'abord à énoncer les ressorts cachés de la scène nationale. En approfondissant le sujet avec les artistes, l'équipe professionnelle et les usagers.

Il nous prit ainsi l'idée de demander à des spectateurs de raconter, en deux phrases, un souvenir marquant au Channel. Chaque témoignage, par sa richesse d'expression et ses préoccupations signalait un gouffre avec ce qui d'ordinaire intéresse les bilans d'activité de nos structures et nos repères usuels. Citons celui-ci, par exemple. *« Je retiens la possibilité d'avoir pu assister à la gestation d'un spectacle de Johann Le Guillerm en voyant une dizaine de fois les étapes de travail. D'abord décontenancé par cette manière de concevoir le monde aux antipodes de la mienne, j'ai eu l'impression de comprendre peu à peu une autre forme de sensibilité, d'intelligence, d'ouverture : d'entrer en empathie profonde avec un être radicalement différent mais sensible. »*

Cette empathie profonde, ce cheminement intime, quelle équation, quelle statistique, quel tableau margé saurait en rendre compte ? Et pourtant, ne sommes-nous pas là au cœur des enjeux ? La tâche est passionnante : fuir les mots tout faits, inventer une autre langue, légitimer les affects, porter une attention aux êtres, modifier le regard, travailler à une éthologie de la culture.

Sans attendre le grand soir, un lieu artistique doit expérimenter le monde dans lequel il ferait bon vivre et en faire goûter toutes les saveurs. Nous proposons une première mesure : embaucher dans nos théâtres des cuisiniers inventifs et généreux. Ne souriez pas, la civilisation est née autour de la table. Nous restons persuadés que notre rôle est de fabriquer des histoires humaines. Et de belles histoires.

Francis Peduzzi

Pour la revue Stradda, mai 2011